

Arnolphe - Ardit fait école dans la Cour

Un Molière noir et un comédien épuré assurent le succès du spectacle

■ D'Arditi, la rétine garde en mémoire tant de téléfilms hâtifs, tant de rôles de père égaré, de mari volage, d'amant entre deux portes... Elle l'a vu tant de fois battre des paupières avec des coquetteries de prima donna et donner de l'épaisseur à ses silhouettes de télévision grâce à des tics et des trucs de comédien boulevardier qu'on ne parlait pas vers le Palais des Papes sans une curiosité que mâtinaient l'appréhension.

Pierre Ardit, la Cour d'Honneur, Molière : tout cela n'était-il pas une de ces machines avignonaises, estimable certes, mais propre à remplir sans risque et sans surprise le vaste et mythique lieu ? Commercial, grinçaient déjà quelques dents autorisées. Comme si c'était une tare, du reste.

Vaines, vaines craintes... La Cour est pleine, certes, l'eût été dix fois encore si

- ▶ Aujourd'hui, Agnès serait dans le Loft
- ▶ Le radeau flottant de Didier Bezace
- ▶ Arnolphe, pathétique plus qu'odieux
- ▶ La Cour si peu souvent domptée

la pièce y avait été à l'affiche et cette *Ecole des femmes* est à mettre au rang des beaux, très beaux moments de théâtre. Et cela pour au moins deux raisons. La première tient à la mise en scène, à cette façon de résoudre la souvent insoluble équation de ce plateau géant : Didier Bezace a ramassé son action sur une sorte de radeau surnageant

au milieu des pignons des clochers. Là-haut, Arnolphe vit sa folie, coupé du monde d'en bas qui n'arrive à lui que par des échelles escamotables ou, pour ses domestiques, par des trappes de Polichinelle. C'est simple et beau, jamais ne disperse le regard et évite ces courses à pied auxquelles sont si souvent contraints les acteurs de la Cour.

La seconde raison de cette réussite tient au regard porté sur la pièce. On imagine ce qu'Arditi eût fait d'Arnolphe dans une adaptation télévisuelle à la va-comme-je-te-pousse : un barbon tout en grimaces, tirant sur les vieilles ficelles de la farce et de l'opposition entre peau de pêche adolescente et cuir de sanglier quinquagénaire. Battements de cils, mines d'ahuri, rires garantis...

Mais Didier Bezace a préféré raconter

doute : les rapports homme-femme ont à ce point changé en 350 ans qu'Agnès serait aujourd'hui dans le Loft et prête à épouser tous les barbons de la terre - surtout nantis du charme arditien - pourvu qu'ils leur ouvrirent les portes de la gloire.

Fou, donc, Arnolphe. Fou de lui-même, de sa réputation, fou d'obsessions et de chimères. D'ailleurs, dans cette adaptation, ce n'est pas une fondante et juvénile Adjané qu'il veut mettre à son lit, c'est une poupée mécanique créée par lui et qu'Agnès Sourdillon incarne avec une jolie précision de perroquet.

Et ce texte que l'évolution des mœurs a ridé redevient ce que sans doute il était pour Molière préoccupé de la trop jeune Armande : une réflexion amère sur les deux rives du temps devant laquelle on rit peu mais qu'on écoute avec une sorte d'inquiétude et, dans ses meilleurs moments, de fascination.

Et on ne louera jamais assez Ardit d'avoir épousé les vues de son metteur en scène et de se refuser toute complaisance : il compte ses mouvements avec des précautions d'avare, il ne lâche pas une œillade de connivence et devient pathétique là où Arnolphe n'est souvent qu'odieux.

C'est du grand théâtre que celui-là et, si, d'un spectacle d'ouverture à l'autre, la comparaison se peut faire, plus serré, plus construit, plus ordonné que la *Médée* de l'an dernier, hallucinante certes mais par la seule grâce hypnotique d'Isabelle Huppert. Paradoxe : la réussite de *L'école des femmes* amène à regretter que si peu



Arditi (Arnolphe)-Agnès Sourdillon (Agnès) : l'histoire d'une folie.

Le Festival, fantastique autoclave du théâtre

aujourd'hui à dompter la Cour d'Honneur et que cette année, la danse - ou la création ambi-genre de Jean Fabre - y prenne la place du théâtre.

Mais sans doute est-il vain de ne pas porter son regard au-delà des hauts murs des papes. Le festival d'Avignon, c'est aussi, surtout peut-être, tout le reste : ces centaines de spectacles off que la ville accueille dans ses moindres garages, c'est *Ubu Roi* recréé, *La mort de Danton* révélé, le prix Nobel Gao Xingjian honoré, c'est mille choses en mille endroits qui font de cette ville un effarant autoclave où bouillonne, éternel moribond et toujours renaissant, le théâtre. ●

J. VILACEQUE

Photo BEP / Le Dauphiné Libéré

▶ "L'école des femmes" dans la Cour d'honneur du Palais des Papes jusqu'au 16 juillet (relâche le